

VARIÉTÉS.

A QUOI TIENT LA FORTUNE.

(SUITE.)

Malédiction ! le valet avait ouvert la grande porte ; il m'avait annoncé. Tout était perdu : j'entraî.

Si tu as jamais connu cette épouvantable situation d'un homme qui, à tort ou à raison, se sent ridicule au milieu d'un monde dont tous les yeux lui semblent autant de poignards, tu me plaindras et tu m'excuseras. On appelle ces choses de petites misères ; je les nomme, moi, les plus grands, les seuls malheurs de la vie.

Rappelle en ton cerveau toutes les sottises que tu as vu commettre dans le cours de ton existence, fais-en un amas à la fois drôlatique et lugubre ; tu n'auras pas atteint à la hauteur des miennes durant cette soirée néfaste.

Ce fut épouvantable. Te dire le nombre de thières et de tasses que j'ai brisées, l'accumulation d'interpellations que je négligeai d'entendre, te citer cent réponses saugrenues, te dépeindre ma figure, qui, j'en suis sûr, se para successivement des sept couleurs de l'arc-en-ciel, ce n'est rien. Je ne pus dire un mot à Adeline ; je m'embrouillai dans mes phrases comme un chat à travers des bobines de coton ; je me présentai cinq minutes trop tard au quadrille qu'elle m'avait promis ; et la trouvant au bras d'un autre cavalier, je ne pus retenir une exaltation grossière, qui arracha de ses beaux yeux bleus un regard superbe de mépris ; enfin, troublé par les plus douloureux maux de la vie, je me trouvais au milieu d'un monde d'êtres qui se débattaient dans l'équilibre, ivre, fou, ne voyant plus clair et rougisant jusqu'à la pointe des cheveux aux premiers accents d'un polka, résolu à risquer le tout pour le tout, je me précipitai pour inviter ma fiancée, et j'ignore par quel hasard je me trouvais avoir dans les bras M^{lle} de Ferrussac, sa plus mortelle ennemie, sa rivale en beauté et en grâce. Adeline crut que je m'ouïs.

Furieux de cette inadvertance et résolu de ne plus danser, je me dirigeai vers un groupe de causeurs, parmi lesquels pérorait le maître de la maison. Or j'arrivai politique, et, comme il arrive souvent aux gens timides, je crus qu'il était de mon devoir de montrer un aplomb à toute épreuve, et me mis à lancer, à tort et à travers, les considérations les plus saugrenues sur l'avenir de la monarchie. Certes je connaissais le royalisme inintelligent, et par cela même obstiné de mon futur beau-frère ; eh bien, le croirais-tu ? la colère qui me bouillonnait dans la tête contre M^{lle} de Ferrussac déborda en diatribes violentes contre la noblesse et ses antiques prétentions ; diatribes qui me firent jeter au vis-à-vis de cette sanglante épigramme :

On n'accusera pas Monsieur d'aller d'être partial. Heureux d'être arrêté à temps sur la pente où je glissais, je m'enfuis du bal, me demandant sérieusement si, pour faire oublier tant de fautes, je ne devais pas m'échapper clandestinement ; soudain le hasard offrit à mes yeux une porte, la porte de la chambre à coucher du maître. Il me sembla que c'était une révélation du ciel, et je me jurai à moi-même, en y entrant, d'en sortir plus brillant que jamais, et d'effacer par mes soins la mauvaise impression produite par mes distractions.

Fatalité ! Cette chambre était occupée ! Et par qui ? Par M^{lle} Lambrequin et sa femme de chambre ! Et que faisaient-elles ? M^{lle} Lambrequin mettait ses dents. Je refermai la porte, je me précipitai dans le vestiaire, m'empara du premier chapeau qui me tomba sous la main, descendis l'escalier quatre à quatre, et demandai le cordon d'une voix frémissante.

Il pleuvait à verse. Pas de voiture. Pas d'argent. Pas de parapluie. Qu'aurais-tu fait à ma place ? Sans aucun doute, si tu avais eu un ami dans la rue Blanche, tu aurais élu domicile chez lui pour cette nuit. C'est ce que je fis. Je rentrai chez moi le lendemain, à midi. O Muller ! on était venu de la part de M. Lambrequin me rapporter un portefeuille, accompagné d'un paletot que j'avais laissé au vestiaire, on avait demandé des nouvelles de ma santé, et mon infâme concierge avait répondu :

Monsieur n'est pas rentré depuis deux jours. Et mon portefeuille ? qui renfermait des lettres de Lucie. Tu le vois, Muller, j'étais perdu ; car, en supposant qu'il m'eût été possible de convaincre Adeline que je n'étais ni un homme mal élevé ni un mauvais sujet, j'aurais donc prouvé mon alibi quant à la découverte des secrets de M^{lle} Lambrequin ?

Et voilà comment un pli dans mon faux-col me fit manquer ma fortune. Je n'en porte plus depuis cette époque, mais l'occasion n'est pas revenue.

Bah ! dit Muller en envoyant au hasard une colonne de fumée blanchâtre, ne pleures pas trop tes malheurs. Je connais des gens à qui ces choses-là réussissent, et si cette pensée peut te consoler, sache que je dois ma position d'aujourd'hui à une vètille au moins aussi absurde que la tienne.

Serait-il vrai ? dit Job. Oui, mon ami. Si j'ai aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, cela tient uniquement à ce qu'il y a eu une heure dans ma vie où je n'ai pu trouver quinze centimes pour me faire raser. Impossible ! Ecoute à ton tour.

HENRI MARET.

(La suite au prochain numéro.)

DISTILLERIES AGRICOLES.

(Grande Médaille d'honneur 1855.)

Après cinq années d'expérience, la distillerie agricole a fait ses preuves. Elle a donné la mesure des progrès qu'elle réalise dans l'économie générale de la ferme :

Par l'amélioration et le nettoyage du sol, conséquence des cultures sarclées ;

Par la quantité et la qualité de la nourriture qu'elle produit, au moyen des pulpes qui permettent le mélange de tous les déchets, (balles, menues pailles, siliques de colza, etc.) jusque-là sans emploi utile dans la ferme ;

Par le plus grand nombre des animaux dont ces nourritures excellentes et économiques facilitent l'entretien et l'engraissement ;

Par les garanties qu'elles présentent contre la plupart des maladies du bétail et notamment contre le sang de rate ;

Par l'abondance et la qualité du fumier qu'elles procurent ;

Enfin, par l'accroissement de fécondité du sol, conséquence naturelle de toutes ces améliorations.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'école à faire, plus d'incertitude sur les résultats ; la distillerie agricole a résisté seule aux prix et à la crise dernière, son existence et son développement sont assurés.

M^{rs}. Champonnois et C^{ie} voulant répondre à la confiance des cultivateurs et les faire profiter directement du progrès et des économies qu'ils ont introduits dans l'organisation de la distillerie agricole, se sont décidés à se charger à forfait de la fourniture et de la pose de tout l'outillage, ainsi que de la mise en train.

S'adresser à leur domicile, rue de la Justice, 8, à Paris. (1385-4772)

Théâtre des Amateurs

Dimanche 20 février, à 6 heures 1/2 : 1. LES MÉMOIRES DU DIABLE, comédie-vaudeville en 3 actes.

2. LA FILLE DE DOMINIQUE, comédie-vaudeville en un acte.

— Lundi 21, à la même heure : 1. PAS DE FUMÉE SANS FEU, vaudeville en un acte.

2. TONY LE PÊCHEUR ou le Canard accusateur, vaudeville en 2 actes.

3. LA RUE DE LA LUNE, comédie-vaudeville en un acte.

THÉÂTRE DE LILLE

Dimanche 20 février, spectacle à 5 h. 1/2.

ABONNEMENT SUSPENDU.

1. LE TARTUFE, comédie en 5 actes.

2. JAGUARITA, opéra-comique en 3 actes.

AVIS. — L'administration prévient les habitants de Roubaix et de Tourcoing, qu'en raison de l'abonnement suspendu, ils sont assurés de trouver place dans la salle.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

ANNONCES

PAPIERS PEINTS.

ÉDOUARD LEFEBVRE, de Lille, contour de la Piquerie, représentant de plusieurs fabriques de papiers peints, de Paris, se rendra le mardi à Roubaix, au *Singe-d'Or*, et le jeudi à Tourcoing, rue des Angles, n° 3, chez M. ÉDOUARD DUQUENNOY.

Beau choix de PAPIERS PEINTS aux prix de fabrique. (1374)

Vente publique

DE

LAINES A ROUEN.

Le jeudi 21 février 1859 et jours suivants, à deux heures précises de l'après-midi, par le ministère de M. J. ROUZÉ, courtier en laines, près la Bourse de Rouen, il sera vendu publiquement dans la salle de la Bourse, savoir :

LAINES DE RUSSIE.

1,750 Balles lavées à chaud ;

700 Balles en suint ;

Provenance directe de Russie (Odessa).

LAINES D'ESPAGNE.

1,000 Balles en suint ;

150 Balles lavées à chaud.

Les laines sont déposées dans les magasins de l'Entrepôt réel de la douane, où elles seront visibles à partir du mardi 22 février jusqu'au moment de la vente.

Le catalogue sera déposé chez le courtier sous-signé, à la disposition des personnes qui voudront visiter les laines.

Rouen, le 1er février 1859.

Signé : J. ROUZÉ, courtier en laines, 4390) 40, Quai de la Bourse.

A vendre d'occasion

A PRIX RÉDUITS :

Une série de 35 Cartes doubles, pour coton, bâti en fer ; Une Machine à parer, dite Sizing.

Le tout en activité. — Construction du Phoenix.

S'adresser à Gand chez

A. BYCX & VERSPEYEN, Coupure, 114. (1377)

Etablissement à céder

A céder, pour cause de santé, un établissement de PAPETERIE, LIBRAIRIE, et tous les articles se rattachant à la partie, situé dans une ville importante du département du Nord. S'adresser pour renseignements au bureau de ce journal. 1370

Etude de M^e REYNTJENS, notaire à Courtrai.

VENTE PUBLIQUE

D'UNE

BELLE ET BONNE FERME

et diverses parcelles de

TERRE A LABOUR & PRAIRIES

D'ORIGINE PATRIMONIALE

situées à Rolleghem

à proximité du village.

Le notaire Reyntjens susdit vendra publiquement, en deux séances, et AVEC GAIN D'UN DEMI POUR CENT DE MISE-A-PRIX, une belle et bonne FERME et diverses parcelles de TERRE A LABOUR et PRAIRIES d'une contenance totale de 22 HECTARES 12 ARES 66 CENTIARES, situées à ROLLEGHEM, occupées par le sieur J.-B. Masquelier et autres.

Le tout divisé par aïlches en 35 lots.

SÉANCES :

Pour la mise-à-prix : lundi 21 février 1859 ; Pour l'adjudication : lundi 7 mars 1859.

Chaque fois à trois heures de relevée, à l'estaminet PARNASSUS, tenu par le sieur Auguste Wybo, rue Courte-des-Pierres, à Courtrai.

(1389)

Etude du Notaire LIÉNART, de Leuze.

VILLE DE LEUZE

ARRONDISSEMENT DE TOURNAI

(BELGIQUE).

UN BEL ET VASTE

ÉTABLISSEMENT

ayant servi à la filature et au tissage de laines, à vendre

avec de très grandes facilités de paiement,

ou à louer

Pour en voir de suite.

M^e Liénart, notaire à Leuze, près Tournai, (Belgique,) est chargé de vendre ou de louer de gré à gré :

Un superbe établissement industriel, situé à Leuze, rue du Rempart ; il comprend notamment :

Trois grands ateliers, vaste magasin, salle de triage, forge, souterrain, cour, dépendance et porte cochère ;

Un gazomètre (système Leprince), pouvant alimenter 200 becs ;

Une machine à vapeur verticale, complète, à deux cylindres, toute neuve, de la force de 40 chevaux effectifs, sortie des ateliers de la maison C. Scribe, de Gand ;

Toutes les transmissions de mouvement, nécessaires aux trois ateliers ;

Une voie d'eau inépuisable, même par les plus grandes sécheresses. 1334

der, jusqu'à ce que j'arrive pour les épouser. — Oui, vous avez fort bien arrangé tout cela ; mais je ne me plaindrais pas dans ces appartements : on ne se sent pas chez soi, pour ainsi dire, dans sa propre maison, quand on a des pièces où l'on pourrait crever un cheval. William a eu tort de leur donner ces dimensions.

— Cher ami, tu sais bien que les jeunes gens ont des idées et des goûts tout différents de ceux des vieillards. — Qui ne fait que d'entrer dans la vie a besoin de beaucoup d'espace, tandis que celui qui, comme nous, s'achemine peu à peu vers la fin de ses jours, se contente de bien moins. D'ailleurs William a aussi dans sa maison de petites pièces où il se tient très-volontiers... Oui, oui, je sais bien pourquoi il les aime tant !

— Et moi aussi ; l'une donne sur le jardin que lui et moi nous avons créé ensemble ; songe un peu combien de parterres j'y ai tracés, combien d'espaliers j'ai plantés, et combien de pommiers, de poiriers et de cerisiers j'y ai greffés ! Je crois que le jardin nous fait tout honneur, mère !

— Tu as raison, cher ami ; je doute cependant que ce soient les pommiers et les poiriers qui rendent si agréable la vue du jardin ; — ce sont de tout autres raisons !

— En vérité, je serais curieux de les connaître ! — Mais c'est parfaitement inutile, père ! — Je présume seulement que, comme l'une de ces petites pièces est plus rapprochée que toutes les autres de la maison d'en face, il découvre de là bien de chose qu'il est habitué de voir.

M^{lle} ÉMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

prie ta mère de me pardonner aussi. — Je n'étais pas méchant, Marie, j'étais léger ; tu savais discerner entre ces deux vices, et tu avais assez d'amour pour consentir à passer toute ta vie avec moi, si j'avais pu vivre, si j'avais pu devenir un autre homme !

— Oh ! que j'aurais été heureuse !

— Ce qui vient d'arriver est préférable. Voilà mes affaires réglées de la meilleure façon !

— A ces mots, un faible sourire effleura ses lèvres. — « Mais je sens que mon regard se voile et s'obscurcit de plus en plus. — Marie, ma chère, ma fidèle épouse, adieu, adieu ! — Je meurs en te bénissant !... »

Quelques instants après, Marie était veuve.

CHAPITRE XXVI.

« Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! — ce qu'il fait est bien fait dans tous les temps ! » dit la conseillère, en repoussant sa tasse à café et en repliant la lettre par laquelle la mère de Marie l'informait du triste événement qui avait rendu sa fille veuve, et priait en même temps cette ancienne et digne amie de l'aider de ses conseils dans sa position difficile.

« Qui sait quel serait le parti le plus sage, dit le conseiller en secouant si étourdiment sa pipe sur la table que les cendres s'éparpillèrent autour du sucrier bleu.

— Fais donc attention au sucre, et ne disons rien avant d'avoir lu cette lettre de William. Il me semble qu'il a fait un assez long séjour dans son pays natal, et qu'il serait temps enfin qu'il revint ici pour voir ce qui se passe chez lui. Si je ne montais pas de temps en temps pour surveiller ces jeunes messieurs. — Tu es une excellente mère, sachant mettre

la main à tout ; tu l'entends même aux affaires qui rentrent dans les attributions de l'ingénieur, et à tenir des jeunes gens en bride ! Mais un peu de café, s'il te plaît ; il ne faut pas en être si chiche, c'est aujourd'hui dimanche ! Pendant ce temps-là, je te lirai la lettre de ton enfant gâté.

« Ma bonne et chère tante Marguerite !

« J'ai goûté des joies aussi pures et aussi abondantes que je puis en attendre ici-bas. Je me suis assis dans le fauteuil de ma vieille mère, et, sous l'impression de sentiments qu'un fils chéri peut seul éprouver, j'ai lu les précieuses notes marginales qu'elle a tracées de sa propre main dans sa Bible. J'ai passé de longues heures en contemplation devant un éventail brisé dont les peintures me ravissaient au plus haut point quand j'étais enfant ; j'ai même pris, bonne tante, une prise dans sa grande tabatière d'argent ornée du portrait de Gustave III, et lorsque je serai rentré chez vous, nous y puiserons de compagnie ; j'ai vu mon ami, mon canard arade d'enfance, chez lui, dans la maison qui fut jadis celle de mes parents ; il jouit d'un bonheur parfait avec une femme bonne et aimable ;... en un mot, j'ai été heureux ; car ici le sombre voile qui couvrit mes yeux est tombé, et tout a repris pour moi un aspect serein. Malgré cela, je désire ardemment revoir ma tante Marguerite — car Augusta n'est pas capable de me faire du café comme le tien, et personne ne sait, comme toi, entretenir l'ordre dans ma chambre de garçon ! Je ne suis pas moins impatient de revoir l'oncle Utter, l'honnête homme de la vieille roche, qui cultive des fleurs aussi belles que les raisins de Noé ; — bref, j'arriverai environ quinze jours après cette lettre,

malgré les instances que l'on fait pour me retenir ici.

« Sois assez bonne, chère tante, pour ne rien ranger dans mon appartement ; tu n'ignores pas que j'ai toujours trouvé une distraction agréable à l'arranger moi-même.

« Mais je termine, car je vais au bal ce soir ; j'y rencontrerai les jeunes demoiselles de la ville, et qui sait quelles pourront être les conséquences de cette soirée ! — Cependant, plaisanterie à part, tu n'ignores pas chère tante, que tu règnes toujours seule sur le cœur et sur la maison de ton ingénieur.

« Salue l'oncle de la part de ton

» WILLIAM. »

« L'excellent garçon ! dit la tante Marguerite en portant son mouchoir à ses yeux. Il est bon comme l'or ! — nous prendrons une prise ensemble quand il reviendra. — A la vérité, il renoncera bientôt à cet art quand il en aura essayé ! Il faudra bien que je lui obéisse quant à son appartement, si encombré cependant qu'il aura de la peine à s'y remuer.

— Personne n'est aussi capable que toi de t'occuper de ce jeune homme, dit le vieux conseiller.

— En réalité, ce n'est plus nécessaire ; aujourd'hui qu'il s'est fait bâtir une maison ; j'y ai tout mis en ordre, et néanmoins il a été longtemps avant de la trouver aussi propre que son appartement. Qui donc ici pourrait se vanter d'avoir une plus belle maison et de plus beaux meubles que les siens ? Ces derniers n'étaient certainement pas détériorés quand il les fit acheter à la vente de Malkolmsnes, et il n'ont pas souffert non plus chez lui ; car, lorsqu'il entre, il se contente de les regarder,